

Avant-guerre

Les éditeurs sont gens têtus. Le mien n'eut pas à se plaindre d'avoir publié voilà quelques années mes souvenirs d'enfance sous le titre *La Boîte à couleurs*. Depuis, il me réclame la suite de mes souvenirs, c'est-à-dire ceux de ma « carrière » théâtrale, du Rideau gris de Marseille à l'Académie française, d'où le titre de ce second volume.

Le mot carrière m'effraie. Je hais le travail d'amateur et cependant je ne me sens précisément qu'amateur, je veux dire incapable de séparer une activité quelconque du plaisir qu'elle doit me procurer. Si le théâtre m'avait donné moins de joie que le baccara, je serais devenu, je pense, un habitué des casinos. J'ai écrit mes premières pièces en préparant des examens auxquels j'échouais : cela m'amusait d'écrire et mes échecs universitaires ennuyaient mon entourage plus que moi-même. Certes, j'ai passionnément tendu au succès. Je crois cependant ne l'avoir tant voulu que pour preuve de ce que je pouvais faire, je devrais dire : de mon existence.

La chose théâtrale n'est point pour le secret ni pour la confidence. Acteurs et auteurs n'existent que salués et applaudis. Je cherche celui qui, songeant à la scène,

ne rêverait qu'obscurité. Art oratoire, le théâtre implique les foules. Pas de fausse modestie sur ce point. Imagine-t-on l'orateur dont le secret espoir serait de voir s'enfuir le public, sitôt qu'il prendrait la parole ? Souhaiter la réussite, c'est vouloir la confirmation que l'on ne s'est pas trompé sur soi-même.

La notion de carrière m'échappe cependant. Peut-on dire d'un poète qu'il fait « carrière » et le voit-on chaque matin s'asseoir devant un poème comme un notaire devant le dossier d'une succession ? Ainsi de nous, auteurs de drames ou de comédies. Ces jours existent où nous nous asseyons aussi avec effort devant un acte en cours, où nous peinons sur une scène, envoyant le théâtre au diable, rêvant du beau destin des rempailleurs. Ces heures pénibles sont celles de tous les métiers. Écrire en est un. Pourtant l'idée de la pièce à composer est née d'une phrase entendue, d'un fait divers lu par hasard. Trois jours plus tôt rien ne nous laissait prévoir le plaisir de cette idée. Nos pièces naissent comme les poèmes, d'une insomnie ou d'un amour. Nous vivons dans la curiosité, amateurs de traits humains dans le marché aux puces de nos relations et de nos rencontres. Nous sommes des piétons de Paris ou d'ailleurs, en quête de choses bonnes à dire, écoutant beaucoup, parlant plus ou moins, nous mettant à écrire parce que cela nous plaît... — Non, je n'arrive pas à m'assimiler à un homme « de carrière ». C'est en ayant l'air de dormir que je travaille, c'est en ayant l'air de travailler que j'éclate de rire et que je m'amuse. — Curieuse carrière ! C'est pourtant d'elle qu'il me faut parler.

Je n'oublierai jamais ce soir heureux de 1950 où je fêtais chez « Maxim's », la 1 000^e de *La Petite Hutte*, la 500^e de *Nina* et la 300^e des *Œufs de l'autruche*, toutes

trois à l'affiche en même temps. Cette réflexion me fut lancée à voix perchée par une « admiratrice » : « Vous au moins, on peut dire que vous êtes allé vite ! Il a suffi que vous arriviez et hop ! tous les triomphes. » Les pages que j'entreprends d'écrire diront à quel point mes étapes furent longues et difficiles et qu'aucune caille ne tomba toute rôtie dans mon assiette.

Ceux qui ont lu *La Boîte à couleurs* savent que je ne suis pas né dans un cirque. Mon père n'était pas danseur de corde. A trois ans et demi, je n'ai manifesté aucune disposition pour le théâtre, je ne me suis jamais roulé à terre en criant que j'embrasserais cette carrière ou que je mourrais. Tout au plus quelques années plus tard ai-je pris plaisir à éblouir ma grosse nourrice italienne restée dans la maison à titre de cuisinière. Deux chaises soutenaient un drap tendu sur un balai horizontal ; cela constituait une sorte de guignol. Derrière ce drap, je faisais apparaître mes marionnettes (pommes de terre serrées dans des serviettes de table) et j'offrais des séances à ma seule spectatrice. Devant le succès qu'elle me faisait, je montais sur une table et m'étant recouvert les épaules de quelque tissu léger, je jouais le curé de notre église à l'heure de son sermon dominical. Pour mon Italienne fort dévote, cette évocation ne prenait pas un caractère sacrilège mais prophétique : un jour viendrait où je serais pape. — Bonne cuisinière, ma chère ex-nourrice, mais pythonisse contes-table.

Je devais avoir quinze ou seize ans, lorsque j'écrivis un drame héroïque en vers. En fait, j'écrivais ma première pièce, mais ne connaissant à cette époque que *Cyrano* et *L'Aiglon* je me fiais à ces modèles. Dans cette pièce, on trouvait tout Rostand : un duel agrémenté de

couplets bien sonnants, une scène au clair de lune, une mort admirable du héros.

Mystérieusement, en cachette, je couvrais des pages de vers claironnants ou fondants d'exquise tendresse. Le jour où j'eus terminé mon chef-d'œuvre, je constatai que j'avais accouché de huit ou neuf cents vers (la pièce était un long acte) : je tombai à genoux et dans une prière fervente je remerciai Dieu le plus sérieusement du monde de m'avoir fait « poète ». Ai-je besoin de dire que, dans le secret de mon cœur, je me sentais une certaine supériorité sur mon entourage ? On me priait de préparer et autant que possible de passer mon bachot, « misérable et ridicule épreuve à la portée de n'importe qui », mais on ignorait que huit cents vers ne me faisaient pas peur. Je ne réussirais peut-être pas à ce sacré bachot, mais parmi les « reçus » j'eusse voulu connaître celui qui pouvait écrire une pièce en vers !

A mon premier échec, je sentis autour de moi plus d'abattement et de tristesse que de colère. Mon père s'inquiétait. Discrètement, je sortis un jour mon manuscrit. Lecture faite, il me fut répondu pour la forme que la réussite à mon examen eût été préférable et que j'aurais eu le temps pendant les vacances d'écrire ma pièce. Je répliquai que l'inspiration ne se commande pas. Mon argument ne fut pas contredit. Mon père ne me rendit pas immédiatement mon manuscrit. Je vis là un bon signe ; à mon insu, il allait faire lire ma pièce, donc il y attachait une certaine importance. En effet, d'oncle en cousin, mon cahier circula secrètement. Je le sentis à la façon dont on me parla : mon échec avait presque une excuse. Le vers alexandrin a, sur les familles où ne fleurissent guère de poètes, une vertu magique. Fût-ce pour saluer deux jeunes mariés, l'oncle (en général avocat et « fin let-

tré ») capable de trousser un sonnet ou une ballade, bénéficie d'une considération particulière. Mes huit cents vers venaient de produire leur petit effet. Lorsqu'en octobre j'eus réussi à passer mon baccalauréat les langues se délièrent. Chacun m'avoua qu'il avait lu ma pièce. C'était l'époque où *Topaze* de Marcel Pagnol triomphait à Paris. Avec l'ironie délicate de ceux qui ne veulent pas se moquer mais encore moins laisser croire qu'ils vous prennent au sérieux on m'appelait « Pagnolet ». Je feignais de trouver cela drôle.

Passé mon bachot de philosophie, mon père me posa la question embarrassante que j'attendais : « Que veux-tu faire ? Tu écriras peut-être des pièces plus tard ; mais, à dix-huit ans, il faut envisager autre chose. »

Pour l'instant, il fallait trouver une situation qui me laissât « des loisirs ». Mon idée secrète était de jouer la comédie. Ce métier qu'il fallait trouver à tout prix pour me permettre d'attendre le jour où, selon la formule paternelle, je gagnerais « les millions de Pagnol », c'était celui-là, et le seul qui me tentât. Mais je n'osais m'en ouvrir qu'à demi. Je sentais qu'il fallait du temps. On acceptait fort bien de me voir écrire des pièces ; « monter sur les planches » était une autre affaire. Cela n'était pas sérieux. Le Droit l'était davantage, et je m'inscrivis à la Faculté libre de Marseille.

*
**

Ces fameux loisirs dont on reconnaissait volontiers qu'ils m'étaient indispensables pour « écrire », rien ne pouvait m'en accorder davantage que la vie d'étudiant. Après les années de collège où j'étais en classe de huit

heures du matin à sept heures du soir, je me trouvais brusquement libre tous les jours à dix heures, après deux heures de cours. Un bouquiniste se trouvait sur le chemin que je prenais chaque matin et chaque matin sa vitrine offrait aux passants un assemblage nouveau du supplément théâtral de *L'Illustration*. Ces affiches bleues, rouges ou vertes des théâtres parisiens, reproduites sur la couverture de la *Petite Illustration*, les photos que contenait cette publication furent pour moi un aimant irrésistible. Tous les matins j'achetais trois ou quatre pièces et je passais ma journée à les lire dans ma chambre. Ma vie d'étudiant était exemplaire ; je ne quittais la faculté que pour rentrer « travailler ». Il semblait que je mordais sérieusement au Droit ; on s'inquiétait même de me voir si peu tenté par quelque sport ou distraction. Dans un tiroir grandissait la pile des *Petite Illustration* qui faisaient de moi ce garçon studieux que l'on ne pouvait arracher à sa chambre. Je crois bien que tout le théâtre des années 1905 à 1928 y passa. Je dévorais ces pièces de tout genre, je connaissais leurs distributions, les critiques qui les avaient accueillies, je savais par cœur les protestations d'Henri Bataille après *Le Phalène*, celles de Porto-Riche après *Le Vieil Homme* ; je savais comment avaient été reçues *Le Veilleur de nuit*, *La Prise de Berg op Zoom*, *Mon père avait raison*, je vivais dans l'intimité des auteurs et des comédiens ; la vie théâtrale parisienne n'avait pas de spectateur plus attentif que moi, étudiant en Droit vivant à Marseille et n'étant de sa vie allé à Paris.

A l'âge où la jeunesse découvre Dostoïevski, Barrès ou Gide, je ne lisais que des comédies et je découvrais Jules Renard, Courteline, Becque. La littérature ne m'effleurait pas. Ayant grandi dans une maison sans

livres, je n'étais curieux que de ma propre découverte : le théâtre à Paris.

Après une année aussi studieuse que la mienne, mon échec à l'examen causa autour de moi un grand étonnement. Encore une fois, j'abattis mes cartes. Plongé comme je l'avais été dans la comédie parisienne, j'avais abandonné Rostand et le théâtre en vers ; à la suite de Caillavet ou de Flers, je venais d'écrire une comédie intitulée *La Coqueluche*. Cette fois, c'étaient trois actes copieux et, me semblait-il, parfaitement jouables. Le héros en était un jeune homme fou de théâtre qui ne reculait devant aucun obstacle pour parvenir dans l'appartement d'une actrice célèbre en tournée à Nice (la coqueluche de Paris) et qui, ayant forcé les consignes et la porte de la vedette, séduisait celle-ci en un tournemain, bouleversait sa vie et ne la retrouvait à Paris que pour mesurer mélancoliquement ce qui le séparait d'elle. Un grand nombre de péripéties et de personnages comiques étoffaient l'histoire ; je savais maintenant que je n'étais pas poète mais que Pagnol, Guitry, Caillavet et de Flers avaient un jeune confrère encore inconnu certes, mais pas pour longtemps !

J'avouai donc à mon père non pas mon année entièrement consacrée à la lecture du théâtre contemporain, mais la naissance d'une nouvelle pièce. Mon cher père souligna ironiquement la régularité avec laquelle je choisissais le moment des examens pour ce genre de travail et me pria de lui dire franchement mes intentions. Si le Droit ne devait être qu'un prétexte, autant valait y renoncer. Préférais-je faire une licence ès lettres ? Je n'avais qu'à le dire, il était disposé à ne rien m'imposer qui fût contraire à mes goûts. Je n'osais toujours pas affirmer que seul le théâtre m'intéressait et que mon rêve était de partir pour Paris. Je savais

quelles difficultés matérielles cela représentait ; je sentais d'autre part chez mon père le désir de tout faire pour m'être agréable et me diriger dans la voie qui pourrait être la mienne. J'avais consulté les programmes de la faculté des lettres d'Aix ; le certificat de littérature comprenait le roman au XIX^e et le théâtre au XVIII^e ; je reculais donc l'aveu de mes vraies intentions, fort tenté par ce « théâtre au XVIII^e » dont je m'apercevais que je n'en connaissais rien. Les programmes du baccalauréat m'en avaient laissé tout ignorer. J'avais sauté à pieds joints des classiques du XVII^e au théâtre contemporain.

Pendant les vacances, dans le salon de campagne où une dizaine de membres de ma famille paternelle se trouvaient réunis, j'annonçai une lecture de ma comédie. Ce groupe était fort gai et ne demandait qu'à s'amuser. Les soirées campagnardes entre Aix et Marseille manquaient parfois d'animation : la nouvelle fut accueillie avec chaleur. Je perçus quelques clins d'yeux qui me laissèrent entendre dans quel esprit on allait m'écouter : on se promettait de bien rire devant la nouvelle production de « Pagnolet ». Mais c'était de moi que l'on comptait rire et non pas tellement de ma comédie. Je lus donc avec la fougue et la sincérité que l'on imagine, pour arracher à mon auditoire ironique des rires qui ne fussent pas à mes dépens. Le résultat passa mon espérance ; je sentis que l'on s'amusait, mais je compris plus tard que l'impudeur avec laquelle je m'idéalisais dans mon héros y était pour beaucoup. On connaissait mes rêves de théâtre. Chaque réplique était une allusion que l'on percevait et le comportement de mon personnage masculin vis-à-vis de « la coqueluche » faisait chacun glousser de joie. La façon dont je jouais en le lisant le rôle de l'héroïne n'y entraînait pas

pour une mince part. On me fit un triomphe naturellement. En fin de soirée, j'entendis entre deux portes un de mes oncles chuchoter à l'oreille de mon père : « Avec celui-là, tu n'as pas fini de rigoler ! » Mais je sentis le lendemain que tout en me moquant légèrement on ne me regardait plus du même œil. Il semblait à chacun qu'il valait peut-être mieux me faire la patte de velours, car si je me mettais à prendre la famille pour modèle dans une prochaine comédie, le respect ne me retiendrait guère.

L'occasion ne se fit pas attendre. Je passais mes journées avec *Le Misanthrope* ; j'étais pénétré du rythme de ses tirades ; la jactance du personnage convenait à mon tempérament et à mon âge ; je retrouvais brusquement cette facilité à me couler dans une cadence et dans un ton qui m'avaient deux ans plus tôt fait pasticher Rostand avec tant d'aisance. Un matin, je commençai à réécrire la scène entre Alceste et Philinte qui ouvre *Le Misanthrope*, en scène de revue. Le thème était celui-ci : Philinte avait écrit une revue dans laquelle il écorchait cruellement ses meilleurs amis (usages du monde), Alceste prenait feu et devant le rideau, avant le spectacle, reprochait violemment à Philinte ce procédé ; ce faisant, il répétait en les aggravant les méchancetés de Philinte, sur le mode :

*Hé quoi, vous iriez dire à la vieille Émilie
Qu'à son âge il sied mal de faire la jolie ?*

La vieille Émilie était remplacée par un membre de ma famille et le vers suivant lui assenait violemment une vérité désagréable à entendre. Et tout mon entourage y passait, chacun attrapant son paquet. Pendant trois jours, je jubilai avec mon jeu de massacre familial

et quand ma scène fut terminée, troussée dans la plus vigoureuse langue moliéresque, je réquisitionnai un de mes cousins, je lui distribuai le rôle de Philinte et nous nous mîmes à répéter hardiment tout le jour au bout d'une longue allée. Le surlendemain, nous étions fin prêts. Il fallait l'être, c'était un samedi, soir où la maison serait au complet, augmentée ce samedi-là d'amis du voisinage annoncés pour le dîner. Le secret avait été gardé. En sortant de table, j'annonçai que nous allions mon cousin et moi jouer un impromptu de ma composition. Ce fut une ruée des quelque vingt personnes qui se trouvaient là, le hall de la maison aussitôt transformé en théâtre, face au large escalier où chacun prit place. Les rires fusèrent vite, puis de plus en plus fort, entrecoupés parfois de « Oh ! » inquiets ou effarés de ma mère selon ce qu'Alceste venait de lancer à la tête d'un beau-frère ou d'une belle-sœur à elle. Je n'étais pas allé assez loin pour fâcher entre eux tous ces gens destinés à passer leurs vacances ensemble dans la même maison ; nul ne put le prendre vraiment mal, il fallut donc le prendre bien et chacun ayant eu son couplet rit volontiers de celui du voisin. A la fin, chacun bondit pour me faire répéter ce qui visait l'oncle ou le cousin un tel ; le lendemain tous voulaient une copie de la scène. Ce soir-là, mon père était des plus joyeux. J'avais exprimé ce qu'il pensait de tous sans exagérer trop les choses cependant ; le langage moliéresque l'avait impressionné (toujours le prestige de l'alexandrin) ; je sentis que dans le fond, il se félicitait de ne plus me forcer à préparer ma licence en droit et pensait que peut-être, je ferais quelque chose dans une autre voie. Les *Fureurs d'Alceste*, nées dans un joyeux matin d'irrévérence à l'égard de la ruche familiale, m'avaient ouvert la grille lourde de la confiance.